

Daniel Simon

Autobiographie rêvée

Collection jé 

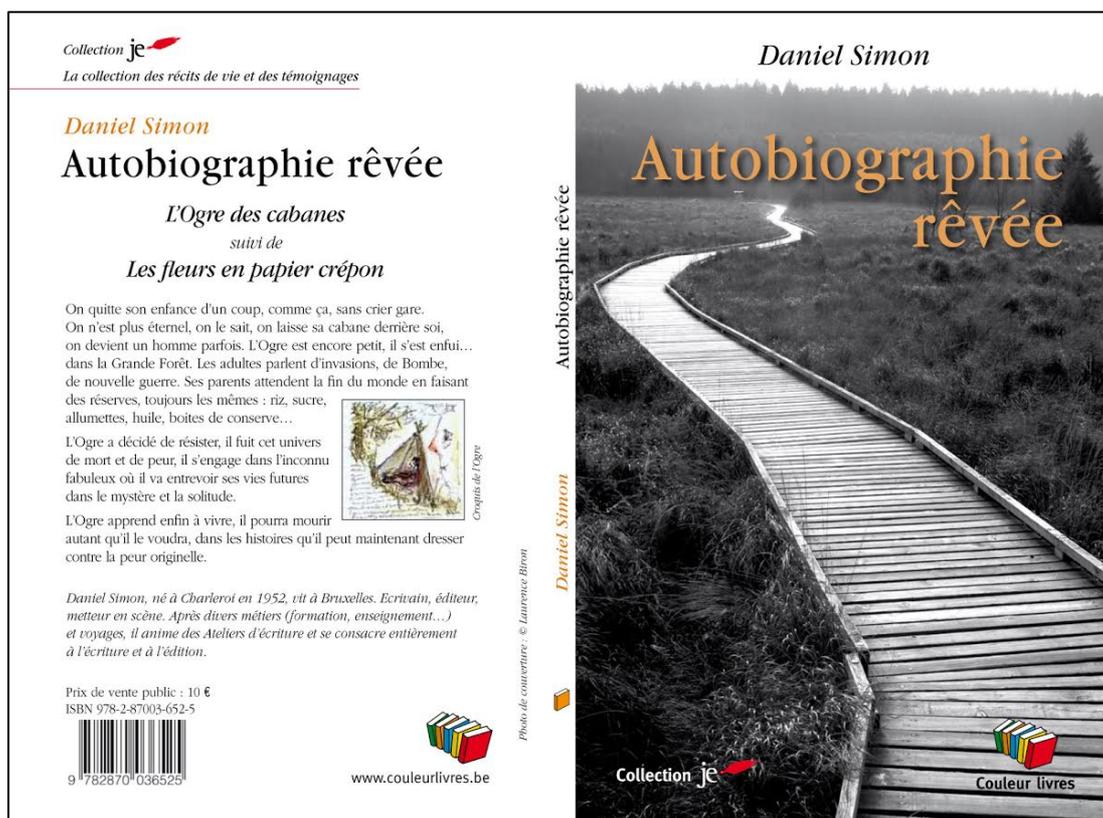


Couleur livres

Autobiographie rêvée

de Daniel Simon

Éditions Couleur Livres, collection Je, 2016.



ISBN 978-2-87003-652-5 / février 2016 - 90 pages / format 13*21 cm / 10 euros

L'Ogre des cabanes

suivi de

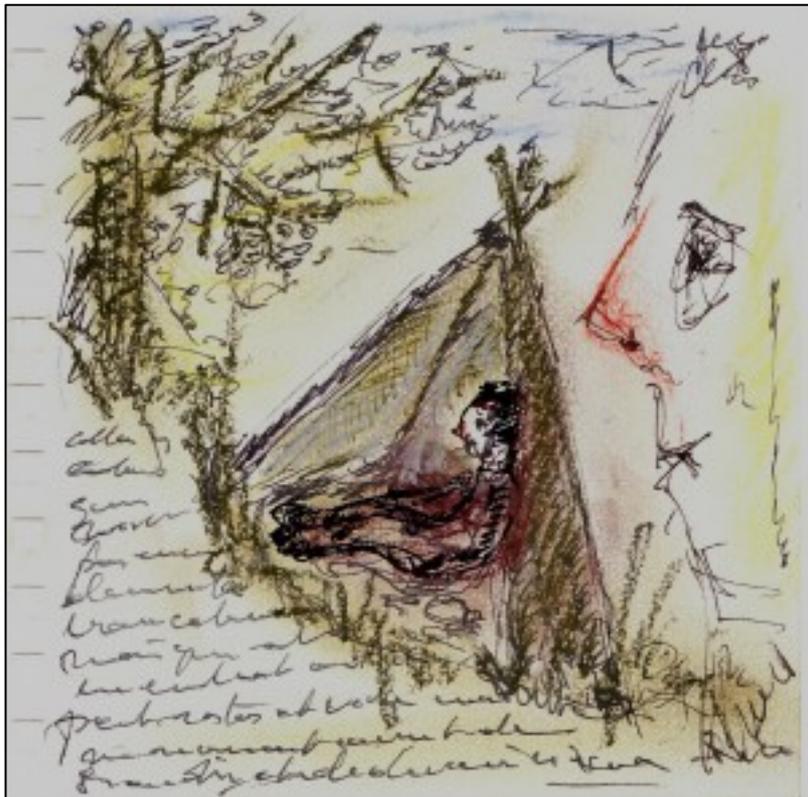
Les fleurs en papier crépon

On quitte son enfance d'un coup, comme ça, sans crier gare. On n'est plus éternel, on le sait, on laisse sa cabane derrière soi, on devient un homme parfois. L'Ogre est encore petit, il s'est enfui... dans la Grande Forêt. Les adultes parlent d'invasions, de Bombe, de nouvelle guerre. Ses parents attendent la fin du monde en faisant des réserves, toujours les mêmes : riz, sucre, allumettes, huile, boîtes de conserve...

L'Ogre a décidé de résister, il fuit cet univers de mort et de peur, il s'engage dans l'inconnu fabuleux où il va entrevoir ses vies futures dans le mystère et la solitude.

L'Ogre apprend enfin à vivre, il pourra mourir autant qu'il le voudra, dans les histoires qu'il peut maintenant dresser contre la peur originelle.

Daniel Simon, né à Charleroi en 1952, vit à Bruxelles. Ecrivain, éditeur, metteur en scène. Après divers métiers (formation, enseignement...) et voyages, il anime des Ateliers d'écriture et se consacre entièrement à l'écriture et à l'édition.



C'était la nuit et je n'avais pas peur,
c'était le jour et j'étais un guerrier,
un enfant oublieux des terreurs anciennes,
certain d'aller si loin que je disparaîtrais
de la vue de tous dans des terres inconnues
que je voyais en moi, les années ont passé,
le monde a rétréci et le temps s'est joué
des exploits inachevés, des océans vaincus,
des féroces combats perdus bien plus souvent
que je n'avais prévu au fond de mon grenier
quand je lisais le soir mon destin héroïque
dans des livres d'images, j'ai ramené des voiles,
ralenti la cadence, changé de cap souvent,
me suis noyé encore, encore, au plus profond souvent,
j'ai ouvert tant de livres, vécu avec des hommes
chargés comme des mules des chagrins de toujours,
des joies libres comme l'air,
un matin, enfin, je me réveille enfin,
en moi, les autres sont entrés,
découvert le grenier et mes livres précieux,
cela ne pèse plus, le monde est plus léger,
le guerrier a vieilli, son armure a rouillé
et le visage nu, il va,
sur des sentiers nouveaux,
pas à pas, vers la grande forêt.

C'est ici que je reprends l'écriture de l'histoire de
l'Ogre. Je vais tenter de la raconter, comme celle
de toute une génération qui a eu le temps de se
perdre dans l'ennui et l'exploration en attendant la
fin du monde qui ne venait jamais.
Peut-être que c'est pour bientôt, il paraît, semble-t-il,
ça approche, comme tous les ans, c'est pour
bientôt.

Je ne pense pas que l'Ogre aie eu réellement peur.
Il a été blessé, sali, abîmé comme beaucoup d'enfants
mais ça ne l'inquiétait pas particulièrement.
C'était comme ça. Ça ne l'empêchait pas de mourir
sur place, c'était comme ça et on n'en parlait plus.
Entre deux tours de vis, deux serremets d'écrou, il
s'évadait dans ce qu'il pouvait, dans ce qu'il avait à
sa portée : parfois des livres, souvent rien, le vide,
rester fixe, regarder devant soi, respirer à peine
et laisser grandir toutes ces étranges histoires qui

l'étouffaient.

Pour suspendre le temps et se sentir à l'abri des vacarmes, il ne fallait pas bouger d'un millimètre, retenir sa respiration, la contrôler lentement, très lentement, qu'on ne l'entende plus, aucun bruit dans les oreilles, plus rien dans la tête, le vide, l'immobilité, le souffle tendu, en apnée et ça dévalait alors comme des chevaux dans le Grand Canyon.

Il aimait entrer dans cette bulle comme dans une caverne où il faisait apparaître de formidables monstres qu'il maîtrisait pas à pas. La ménagerie s'est agrandie au fil du temps et la caverne a rétréci.

Il s'est longtemps amusé de ces face-à-face. Il se couchait, regardait le plafond, retenait sa respiration un bref instant et d'un coup, il se reconnectait. Tout émergeait, remontait jusqu'à sa tête, ses jambes, ses bras, sa gorge, il était transporté, le corps léger, libre, dans le temps et l'espace de son choix.

Il plaçait ses personnages, construits à partir d'un mot, d'une lumière, d'une couleur entrevue la veille. Un chien aboyait, des enfants jouaient dans la rue plus loin et il en faisait matière, tout s'imbriquait, il laissait faire, ça s'associait librement devant ses yeux et il n'en dormait pas souvent. Le matin, tout était prêt, il écrivait dans son cahier bleu ses histoires et ses questions sans réponse. Des images ont persisté, des phrases, toujours les mêmes, sont revenues lui grignoter l'oreille, il s'éveillait en nage, calmait ses protagonistes, allait faire pipi. Quand il se remettait au lit, ils étaient dociles mais entrouverts comme des mains de vieux sur la table.

Quand il a vieilli, il a écrit des morceaux de cette aventure ancienne, il a essayé de ne pas oublier la rage qui était en lui, et pourquoi cette rage et aussi cette façon de ne pas croire et ne pas y croire. Il pouvait aimer, oui, aimer de plus en plus fort d'année en année, il aimait de plus en plus intensément, se laissait emporter par cette nécessité

d'aimer. Plus que d'être aimé probablement.
C'était plus sûr.

Les adultes, les journaux, la télévision, ne parlaient que de ça... D'invasions, de dangers, de la Bombe. Mes parents disaient qu'ils avaient peur pour moi mais je ne les croyais pas, je voyais que c'était pour eux, cette peur, d'abord pour eux, qu'ils l'avaient fabriquée pour se protéger du monde ou quelque chose comme ça, pour s'obliger à supporter et à se distraire des...

J'ai donc aujourd'hui repris les textes laissés par l'Ogre et les ai relus. Je vais tenter ici de mettre un peu d'ordre dans tout ce qu'il a griffonné avant, pendant et après son aventure. J'ai souvent le sentiment de glisser vers le grand lieu de la disparition, et les textes que je laisse ici et là à la disposition des lecteurs sont probablement une façon d'enfoncer mes ongles dans la paroi et de ralentir la glissade finale.

L'Ogre a appris lors de son grand voyage tout ce qu'il devrait connaître pour survivre à l'aigreur, aux tromperies, aux abandons et aux coups bas. Il a appris à contrer ce à quoi est confronté chacun. Il a glané dans ces épreuves de la joie et une sorte de légèreté qui le corsetaient quand sa colère fulminait.

Ses colères naissaient de ce sentiment d'injustice et de mensonge qu'il avait vite repérés dans le monde des adultes. Il les dévoilait quels que soient leur déguisements, emphases, litotes... Une parole, une intonation, un regard et il débusquait le mépris, entrevoyait la veulerie à l'instant. Il était encore petit, l'Ogre. Mais il grandirait vite. Trop vite. Dans sa famille, on disait de lui : "Comme il grandit vite, comme il est grand !". Il quitterait sa taille d'enfant, il allait perdre ce qu'il aimait le plus, regarder le monde du bas vers le haut, en admiration, devant le scintillement du ciel.

Je sais, je me souviens aujourd'hui de ce qui a fabriqué l'Ogre.
L'Ogre sait ce qu'il fait, il croit encore, il n'est pas

marqué par l'usage et le poids du passé. Il peut se lancer, aller droit, marcher, envisager. L'Ogre est en train de naître.

Les nuages sont hauts et c'est dans cette lande sans contour qu'il veut aller. La langue qu'il parle, est-ce déjà la sienne ou celle qu'il veut conquérir au long de ce récit ? On ne sait pas encore. On comprendra peut-être plus tard. Dans tous les cas, il part pour survivre. En ce moment, il ne sait encore ce qu'il fait, il joue à un jeu dangereux. Il joue, il ne faudra pas oublier qu'il joue. A quelle roulette joue-t-il ? C'est une autre histoire, mais il joue sans cesse, pour ne pas ressembler à ce qu'il semble déjà condamné.

Au début, dans la maison, il y avait la joie, puis les cris, puis le silence. Ce silence que les enfants souvent boivent jusqu'à la lie quand ils ne sont pas cloués contre leurs fines parois de solitude. De ces bruits sans pardon, il pourrait dire beaucoup mais il part pour ne plus les entendre. Ce sont rugissements, gémissements, râles, cris perçants, extinctions, aboiements souvent. Il aime traîner en lui, s'ennuyer jusqu'au vertige, s'arrêter sur des impressions volatiles, les retenir en les parcourant en tous sens, avant qu'elles ne s'échappent et se dispersent dans le monde. Il s'emploie souvent à rester immobile, devant une chose, n'importe laquelle, une chose qu'il regarde longuement et qui devient belle, parfois, unique. Il regarde ce qui l'entoure, il tente de garder ce qui échappe de lui.

Il en avait entendu des récits, des histoires de guerre, de Jaunes, de Rouges qui allaient débarquer et nous enfermer ou nous tuer, et la Bombe nous protégerait mais tout le monde serait frappé alors on pensait à cette terrible seconde, on se voyait dans la lumière finale et on se serrait les mains.

Les parents, la télévision, la radio en parlaient, les journaux, à l'école, tout le monde, on faisait des provisions...

On surprenait encore des choses comme ça, entre deux portes, l'air de rien, des femmes qui craquaient, des hommes qui criaient ou pleuraient, ça dépend. Parlaient bas, rameutaient de sales histoires quand ils avaient bu mais nous, on les entendait... La guerre n'était pas loin, on en parlait presque tous les jours. Comme cette histoire, d'une tante luxembourgeoise, mille autres...

"... Je vais vous le dire, c'était pas comme vous le dites, pas entièrement. C'était mieux, comment on dit ? Mieux que mal... Pire... C'est ça... Pire. Moi j'étais à la ferme, Helmut était pas là, Helmut était loin et moi je livrais le lait, les œufs, je livrais tout ce que je pouvais livrer pour garder la ferme, ne pas la perdre, être capable de la tenir si Helmut était revenu comme ça du jour au lendemain. Mais je pensais toujours qu'il reviendrait pas, mais ça je pouvais pas le penser vraiment, ça venait comme ça, quand j'arrêtais de travailler, le soir souvent, ou le matin, quand je me réveillais et que le lit était vide de lui. Je me suis jamais habituée à ça, le matin quand il faut se lever et qu'on parle à ses pantoufles comme à un chien allongé au pied du lit, un bon chien avec ses oreilles pendantes, un chien qui dit rien mais qui reste près de vous, là au pied, je parlais à mes savates et je me disais que j'allais devenir folle un jour, alors je me lavais et je m'y mettais dur, la ferme, la traite, les œufs, les tournées, les bonjour, les ça va, les oui, oui, tout ça, sans Helmut, c'est dur, alors je me suis dit que peut-être que si je faisais comme si de rien n'était ça irait mieux, et je me suis mise à rire, aller mieux, ça me faisait rire, Helmut avait été engagé de force, il était parti au front, en Flandres, chez les Français, enfin contre, nous on était contre et Helmut il savait pas contre qui en fait il devait tirer, des Français on en connaissait, on avait un cousin qui avait marié une Française, de Strasbourg, et on les aimait bien, on les avait vus trois fois, mais chaque fois c'était bien, comment ils nous avaient reçu, vous pouvez pas savoir, une grande table, plus longue que vous pouvez imaginer, elle dépassait de la salle-à-manger, ils pouvaient la dresser qu'en été, d'à cause qu'ils devaient ouvrir la porte de la cour pour la laisser sortir, elle commençait dans la cour cette table et terminait dans le jardin,

de l'autre côté de la maison, une table comme un bateau, je sais pas moi, jamais vu de pareille, et à cette table on était toute la famille, mon Helmut avait dix ans de moins et moi aussi du fait, et les cousins fêtaient leur premier, un beau gamin, mais il est resté muet, je sais pas pourquoi, il a jamais vraiment parlé, comme si c'était pas nécessaire, il comprenait tout mais il parlait pas, il regardait, faisait des choses sans les dire, c'était pas nécessaire pour lui de parler, bref, mon Helmut il est en France maintenant et il m'écrit que ça va, que c'est dur mais que ça va, il m'a dit qu'il allait aussi bien que le cheval, qu'il galopait et qu'il se sentait jeune et fort, mais on n'a pas de cheval, et je sais qu'il me dit ça pour la censure, on n'a pas de cheval, c'est Helmut qui fait le cheval, en Flandres contre les Français..."

Une autre fois, ils parlaient des Russes, de Sébastopol, de Cuba, du siège de Stalingrad, de la retraite de Moscou, d'Auschwitz, de Breendonk, d'Hiroshima, de la Chine, de la Corée, de... Des millions de morts.

Chacun le soir avait son histoire à la bouche, chacun essayait d'effrayer l'autre alors le père nous avait demandé de nous taire. Du Grand-père aux enfants, plus un mot là-dessus.

Ça n'arrêtait pas, ça pesait et on aimait ça, les copains et moi. C'était bizarre, on se disait qu'on allait enfin la connaître la guerre, mais en mieux. Qu'on ne serait pas toujours la bouche ouverte à écouter celle des autres et que nous aussi on pourrait dire : "C'était...".

On aurait aimé que ça tombe sur la maison des voisins pour mieux voir ce que ça ferait en vrai. Ils se mirent tous à acheter des masses de conserve, de sucre, de sel, de pâtes de riz, de Pilchards, ces écœurants poissons à la sauce tomate, toutes ces choses qu'ils pensaient suffisantes pour se garantir une retraite dans les caves en attendant la Bombe. On en voyait les ravages à la télévision, certains tombaient malades de peur, d'angoisse. La folie de la Bombe était là.

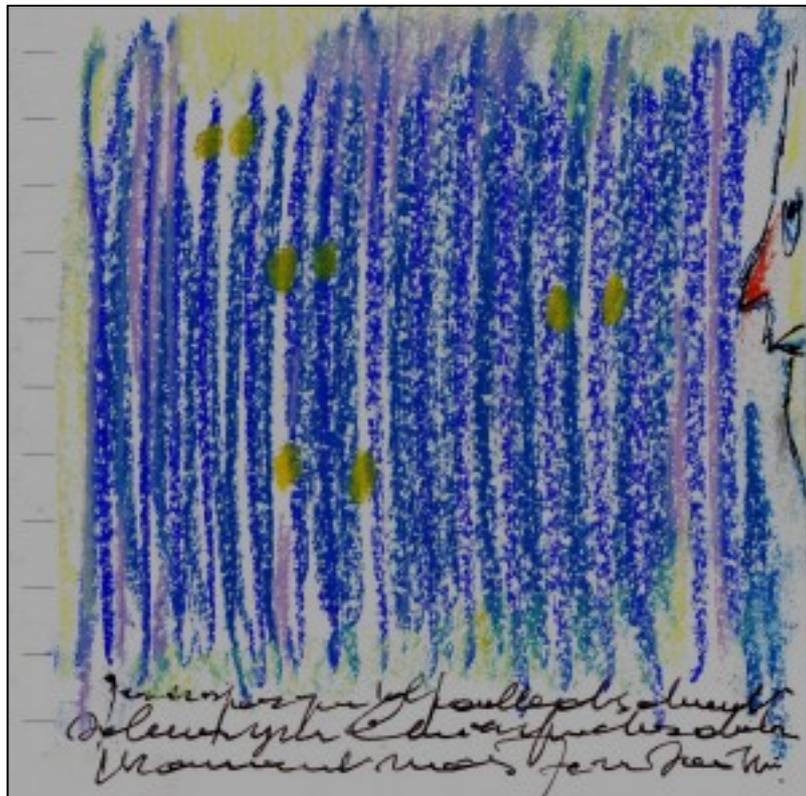
L'Ogre écoutait en silence. Il avait tenté deux ou trois fois de poser des questions mais les enfants n'avaient pas encore droit aux questions, l'époque n'était pas aux questions. La guerre, la troisième allait éclater et chacun s'y préparait plus ou moins consciencieusement.

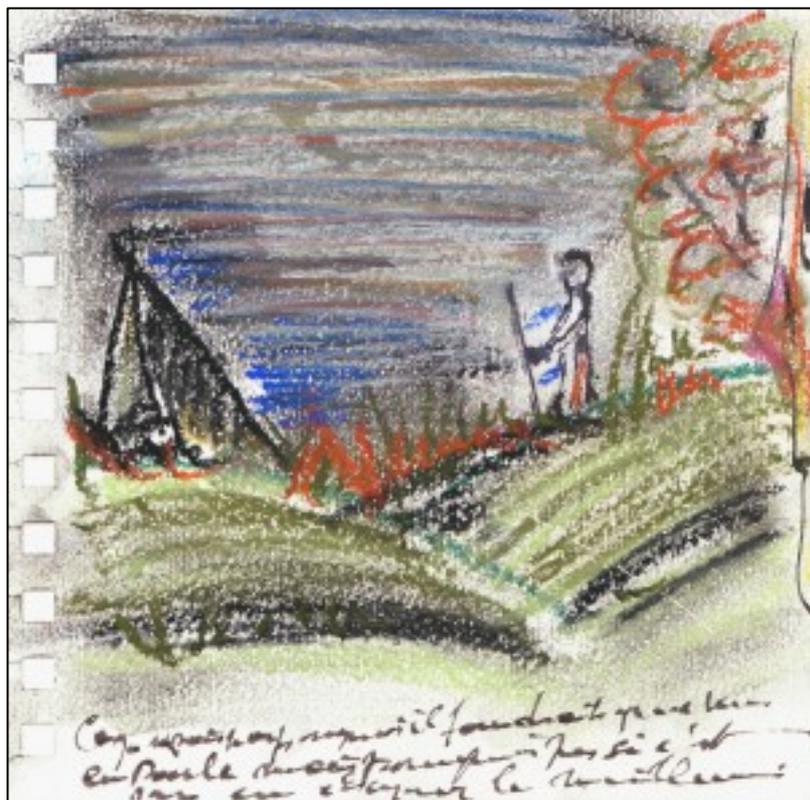
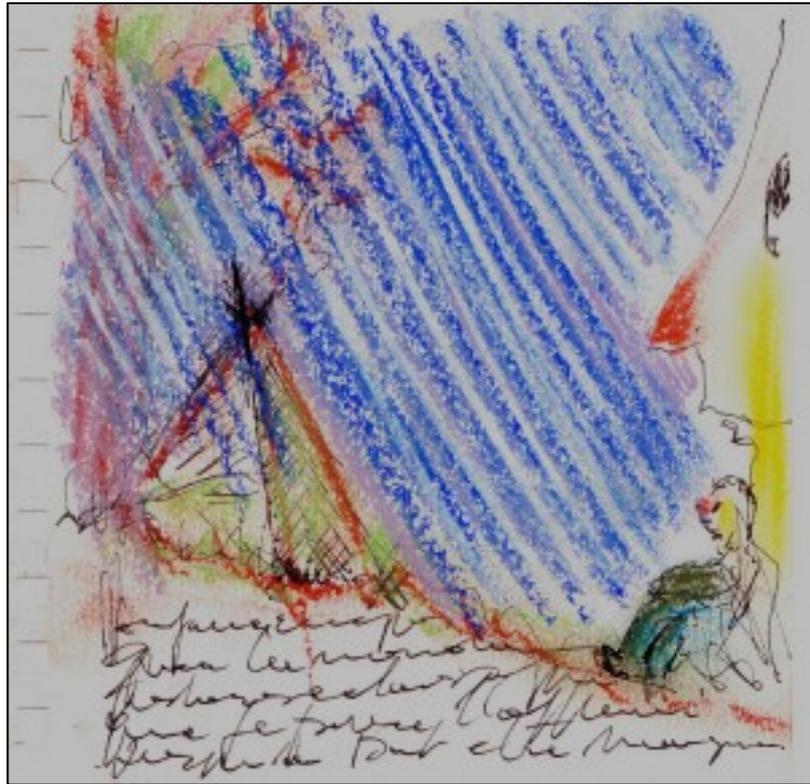
L'Ogre prit alors sa décision. Il devait partir, vivre avant le grand blanc final.

Il partira donc et quittera sa maison. Il prendra un sac avec quelques affaires et marchera vers la forêt. C'est dans la forêt que les monstres trouvent aussi leur place et il avait appris à les dompter. Il ne lui restait que ce refuge pour supporter la vie qui allait être la sienne : un enfant trop grand dans un monde trop petit. Il avait découvert le minuscule et le médiocre dans les parades des adultes, dans les façons de ne pas être présents et toujours ailleurs à faire des choses qu'ils n'aimaient pas faire. Il allait devenir un faiseur, comme les grands, une sorte de pantin maladroit avec sa déjà grosse voix et son corps encombrant.

On lui disait, tu seras ceci et cela et il détestait tout autant ceci que cela. Mais il était encore petit et la peur prenait toute la place en lui, rien ne pourrait le protéger, trop d'amour était nécessaire et il n'a pas trouvé autour de lui ce qu'il espérait recevoir. Les enfants, petits et grands, rêvent de mourir souvent, déjà frappés par le grand consentement auquel on leur demande d'adhérer.









Dessins au crayon gras qui ont accompagné la publication au fur et à mesure de l'écriture d'une partie de ce texte sur mon ancien blog : <http://traverse.unblog.fr/>

Je continue d'écrire sur un nouveau Blog : <http://je-suis-un-lieu-commun-journal-de-daniel-simon.com/>

Quelques pages : <http://www.couleurlivres.be/images/autobio-qppages.pdf>

Communiqué de presse et commande : <http://www.couleurlivres.be/images/PI-autobio-bd.pdf>

<http://www.couleurlivres.be/>